

ASILE

---

## COLLECTION *HORIZONS*, DIRIGÉE PAR LOUISE IMAGINE

Horizons multiples et infinis.

Telles les lignes qui s'étirent aussi loin que nous pouvons les suivre. Aussi loin que nous les percevons encore. Au devant. Par-delà la cime des arbres et des reliefs accidentés. Par-delà la particularité de chaque paysage que nous contempons. *Horizons*, et se projeter sur le fil séparant ciel et terre, scindant air et humus.

La collection *Horizons* tente de plisser les yeux vers cette interface entre deux États de la création.

S'inscrivant entre textes et photographes, *Horizons* se veut l'écho de la dynamique qui naît de cette juxtaposition. Prendre la pulsation entre ces deux matières qui se nouent et dansent ensemble. Saisir les ricochets qui se dessinent à l'interface de ces deux matières.

C'est dans cet entrelacement unique et dialoguant que s'inscrit le Regard d'*Horizons*...

---

## DISTRIBUTION & DIFFUSION HACHETTE LIVRE DILICOM // 3010955600100

ISBN // 978-2-37177-415-5  
ISSN // EN COURS

© éditions [publie.net](http://publie.net) // Maryse Hache & Tina Kazakhishvili  
Dépôt légal 3<sup>e</sup> trimestre 2015  
© papier+epub, marque déposée des éditions [publie.net](http://publie.net)

La version numérique de ce livre est incluse.  
Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder sans surcoût.  
Bonne lecture !

# ASILE

*Textes de Maryse Hache*  
*Photographies de Tina Kazakhishvili*



## préface

Tina Kazakhishvili est photographe. Avec la série *Asile (Mental Hospital)* elle avance dans des couloirs saisissants et elle attrape au vol les formes humaines qui s'y trouvent. Le noir & blanc renforce les expressions et l'intensité des regards élude les détails parasites. Ne restent que les bras, les visages, les postures et ce qu'ils semblent articuler, discours solitaires et fragiles. Maryse Hache se fait porteuse de paroles et réverbération. Avec les photos de Tina Kazakhishvili qu'elle reçoit (au sens de réception, prendre, et faire toute la place pour accueillir), elle construit un fondu enchaîné de dialogues, d'appels, bribes de sensations venues des corps énonciateurs. Elle donne à lire – comme Tina Kazakhishvili donne à voir – ces paroles oubliées de tous, parquées dans des couloirs perdus, muselées de murs, de grilles, de chambres closes. Elle avance son chemin, parallèle à celui de la photographe, non pas assujettie au pouvoir des photos, mais découvreuse et accompagnatrice. D'autres chambres surgissent et d'autres murs coulissent, qu'elle explore, dont elle témoigne. Témoignage : donner à lire ce qui ne peut se dire, car les paroles sont condamnées (trop de douleurs rend muet). Et faire entendre les voix cachées des profondeurs, celles qui n'ont pas de place ou si peu, celles qui n'ont pas de forces ou les ont toutes perdues, car la vie brise. Et elle brandit ce témoignage, réparatrice. Toutes les deux marchent dans un lieu hors des normes et des hommes, un Asile, lieu de repos, de soulagement ? Peut-être simplement lieu à

*l'écart* de tout, de tous. Et toutes les deux déplacent, remettent au centre de l'attention ce qui se trouvait relégué à la marge. En tirent leçon d'humanité, sans pitié, ni misérabilisme, mais toutes entières mues par un « Tu es. Je te vois. J'entends ce que tu ne dis pas, ce que personne n'écoute ». Travail d'acceptation de ceux-là, et invitation qui nous est faite de les voir, enfin, portés par elles. Tina Kazakhishvili continue son travail de photographe, et va capter d'autres visages dans d'autres mondes obscurs. Maryse Hache continue, en nous, pour nous, son travail du *dire* et du *lirécrire*, même si la mort l'atteint, le 25 octobre 2012. Finalement, que ce soit dans les corps, les lieux, les images ou les mots, il n'est question que de toucher, malgré tous les obstacles, ce qui ne pouvait pas s'atteindre.

Le site de Maryse : <http://semenoir.typepad.fr>

*Christine Jeanney*



## **exergue**

*Une vision qui, cependant, n'est pas fixe mais mouvante, cinétique – cinématique : le texte ne relève plus alors de la composition, de l'organisation concertée, de l'articulation de moments privilégiés, mais du montage, de l'enchaînement non concerté de moments quelconques, pour reprendre le vocabulaire de Deleuze.*

jacques ancet in «parler la douleur», préface de «le silence des chiens», publie.net  
<http://www.publie.net/fr/ebook/9782814502581>





## **dédicace**

*à joëlle hache  
ce texte montage comme au cinéma de soeursoeur*



obstinément vivre mouvements dans une présence grâce et misère embrassée désossée elle sourit il s'attache on les lie rassemblés c'est l'heure de quoi là sur la tête c'est trop froid dans le grand couloir ils promènent si je lève assez haut le col de mon pull ils verront bien que je les appelle par la fenêtre je vois les yeux des oiseaux dans le dortoir de l'asile pour nous ils ont couché des lits j'aime bien la fumée ça rêve mais y'a les grands fourneaux de la mort à s'en moquer bouche ouverte accroché au lit tu vois mon dos tu vois mon bras qu'est-ce que tu cherches obstinément vivre attendre enfoncer son regard dans les yeux troués du temps dans sa transparence coupante lancer un œil vers toi et garder l'autre dans mon intérieur avec les grilles aux fenêtres pourrai pas sauter c'est sauter que je veux des fois il pose sa main sur le mur et le mur lui parle si je lui fais signe et sourire elle va m'emmener peut-être avec elle dans l'extérieur de l'intérieur d'ici dans l'asile on marche dans des couloirs on s'habille le tee-shirt pourquoi tu lui mets des rayures il est nu elle attend je suis jeune obstinément jouir s'asseoir dans la présence du présent là derrière la porte des cabinets être faire comme si la poubelle ne nous attendait pas avec sa gueule en plastique à croisillons des fois ça chante dans la tête c'est bien si je lui montre la photo pour qu'elle la photographie à déchiqueter les heures des fois ça épuise les os si elle me fait couverte ce drap ça contient mon corps qu'il aille pas s'éparpiller ça étouffe la peur il y a d'autres invités là dans la fenêtre rectangle toi t'as peur des fois ils vivent elles rient ils marchent elle attend il se cache elle se frotte je les apprivoise je les photographie il pose la main sur son visage là juste après la vitre l'ouvert dehors

du monde accordé au soleil tellement qu'il se pose dedans  
au sol il brille le reflet de puissance la morsure des fois  
juste au-dessus des yeux là tu vois là au-dedans ça coule  
les larmes je mange nu la solitude s'étale dans l'assiette  
attendre obstinément attendre elle attend encore bien  
appliquer ma main sur ma bouche qu'il aille pas sortir les  
mêmes crapauds qu'hier s'asseoir tenir sa tête dans les  
mains je fatigue il s'ennuie c'est l'ennui muet ça parle de  
rien que lui s'étale l'ennui s'attache se frotte entre et  
sort l'ennui du couloir se pose sur le mur qui nous embrasse  
y'a les autres aussi dans une chambre et là derrière la  
vitre de porte je la vois obstinément ça claque de la  
colère arriverait pas à casser la gueule à qui c'est une  
rage que j'ai qu'est-ce qu'elle voit quand elle me regarde  
entre fleurs et étoiles viendra la douceur pour moi et mon  
œil de l'intérieur elle fume il s'accroupit elle sourit  
elle photographie je vais lui demander si elle m'épouse  
carreaux rayures ça va bien non mon capitaine obstinément  
asile ils sont enfermés où est mon enfermement dans la  
leurs frontières obstinément exil leur chagrin lancé dans  
l'espace clos je marche à l'inconnu de la folie tenue ici  
entre les murs il pose sa main sur le mur sentir sa parole  
encastrée entendre les phrases confuses en leur demeure de  
papier peint entendre parler la couleur des voyelles  
entendre le cri des morts obstinément vivre ici couloir  
chambre réfectoire cour de promenade comme prisonniers  
cigarette c'est du v'lours tee-shirt fenêtre à grilles lit  
elle est couchée elle se refuge dans des linges je les  
regarde au visage elle nous débusque je veux bien elle m'a  
embrassée ça souffre au corps un rayon d'enfance glisse au  
sourire comment fais-tu pour vivre en sachant que tu vas

mourir le soleil par la fenêtre les ombres sur la vitre ouverte tu le vois tu le sens mis à nu là vers l'omoplate où va le corps s'il n'est pas attaché dans la tristesse je sombre des fois il crie tu m'en veux pour quelle absente le salut de sa main au-delà de toi je te regarde fixe elle photographie si près d'eux les phrases blessures pourvu que non veine au poignet ça serre le linge elle le battait à la rivière le sang ça bouge dans les circuits ça déborde des fois regarde dehors le sang du soleil je voudrais la musique ça explose les bruits dedans elle entend l'univers t'as vu la longue ficelle les poils des jambes les lunettes tiens une nouvelle qui fait des photos ils s'asseyent sur un banc dans la cour au soleil obstinément sortir obstinément s'accroupir s'assoupir reposer son âme au gré des ombres mâcher une tranche de pain le trou elle est jeune il est jeune elle cheveux courts elle cheveux légers la lumière éparpille les petites mèches dans la serrure un autre monde le trou le mégot au doigt je me penche le trou obstinément regarder le trou du manger on va on prendre l'assiette on marche on s'assied on met un chapeau ils restaurent un peu de vie je vis un peu auprès d'eux obstinément photographier t'es belle tu fais quoi elle sourit à dents pleines à dents vides à bonheur regarde là moi aussi une photo tu es là obstinément coudre le trou derrière oui là derrière une prise au ras de la table ma vie scarifiée mur derrière elle s'écaille j'ai vu ils l'ont prise de force dans la jambe et du linge la cour au soleil les ombres noir et blanc les contrastes les lignes de la force dans le chambranle de fenêtre dans l'arête de table de nuit la fleur sur le coussin derrière avec mon bonnet je tiens mes mains ils accroupissent leur sommeil couloir elle brode sa vie d'asile au sourire